

Élie Gounelle et Wilfred Monod, chefs de file français du socialisme chrétien

In: Autres Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique. N°66, 2000. pp. 73-82.

Citer ce document / Cite this document :

Blaser Klauspeter. Élie Gounelle et Wilfred Monod, chefs de file français du socialisme chrétien. In: Autres Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique. N°66, 2000. pp. 73-82.

doi : 10.3406/chris.2000.2201

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/chris_0753-2776_2000_num_66_1_2201

Élie Gounelle et Wilfred Monod, Chefs de file français du socialisme chrétien

Klauspeter Blaser *

Après nous être focalisés sur les figures centrales de Ragaz et de Barth ainsi que sur les débats fondamentaux liés à ces noms, nous retournons à l'espace francophone du socialisme chrétien. Ses figures centrales en sont, nous l'avons vu au chap. III, Élie Gounelle et Wilfred Monod. La notoriété de ce dernier lui a valu plus d'attention scientifique que Gounelle ; le présent aperçu peut donc paraître quelque peu déséquilibré, puisque son volume semble privilégier Gounelle. Pour W. Monod, on renvoie volontiers à l'étude exhaustive de L. Gagnebin.

1. La vie et l'œuvre d'Élie Gounelle

Né à Suave dans le Gard le 25 octobre 1865, Gounelle décida de devenir pasteur et étudia dès 1885 à la Faculté de théologie de l'Église réformée de France à Montauban. Empêché par le défenseur de l'orthodoxie Emile Doumergue de présenter sa thèse sur le thème « Néocriticisme et foi chrétienne », le jeune théologien se rabattit sur un autre sujet, celui de Herbert Spencer, précurseur de la sociologie. En 1886, il se maria et fut pasteur suffragant à Alès de 1889 à 1896. Attiré par le mouvement du christianisme social, intrigué par l'orgueil de la classe bourgeoise, et suite

* Ce texte est le sixième d'une série d'articles consacrés à la tradition du socialisme chrétien, dont la publication a débuté dans *AutresTemps* n° 61. Klauspeter Blaser est professeur de théologie systématique à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Lausanne (Suisse).

à une intervention de Tommy Fallot, Gounelle quitta Alès pour Roubaix, où il resta pasteur jusqu'en 1907. Une « Solidarité » s'y ouvrit, la première de toute une série, lieu d'expérimentation, d'action sociale et de théologie du Royaume de Dieu pour les socialistes chrétiens de la première heure. C'est ici que Gounelle acquit une compréhension chrétienne-sociale de la foi. De 1907 à 1918, notre théologien fut pasteur à la Chapelle du Nord à Paris. Il se sentait tiraillé entre deux camps en conflit, les Socialistes chrétiens (USC) de Raoul Biville et Paul Passy d'une part, leurs opposants – qui craignaient l'inféodation au Parti Socialiste – d'autre part. Le 15 avril 1908, Gounelle écrivait dans le journal *Avant-Garde* :

« Nous n'avons aucun intérêt à copier des définitions qui, tout en exprimant de grandes vérités économiques, sentent trop la poudre et la politique et n'ont pas la marque authentique de l'Esprit chrétien. Le socialisme doit avoir un style chrétien » (15. 4. 1908).

Pourtant, en décembre 1909, Elie Gounelle adhéra à l'USC. Avec Wilfred Monod, président de la rédaction, et Edmond Chastand, l'administrateur, il se chargea alors de la direction du *Christianisme social*, revue du mouvement. Son premier article, intitulé « Creusons le sillon », faisait transpar tre son souci de l'unité du mouvement même au-delà des frontières confessionnelles, puisqu'il sugg rait que le christianisme social collabore avec les USC et le mouvement social catholique, le Sillon.

Durement éprouvé par la mort de son seul fils au front, Gounelle demanda à y être envoyé comme aumônier.   la fin de la guerre, il regagna Paris et la Chapelle du Nord tout en se consacrant à la remise sur pied du *Christianisme social*, qui avait cessé de paraître durant les années de guerre.

Une nouvelle étape fut inaugurée avec le ministère qu'il exerça à Saint-Étienne (1919-1935). Le mouvement du christianisme social, malgré ses facettes multiples et parfois contradictoires, devint néanmoins plus cohérent. La conférence œcuménique du Christianisme pratique (Life and Work), tenue à Stockholm en 1925, et la conférence du christianisme social français tenue à Bergine en 1926 marquèrent des points importants sur le plan à la fois national et international.

Pour sa retraite, Gounelle retourna à Alès ; il remit la direction du mouvement à Élie Lauriol, qui fit triompher les idées de l'unité réformée de Monod et Gounelle. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, ce dernier se rangea aux côtés des maquisards et reprit du service ; après la guerre, il épaula Jacques Martin, nouveau secrétaire général du mouvement. Le dernier article de cette revue, où Gounelle rendit hommage aux

précurseurs, rappelle le chapitre 13 de l'épître aux Hébreux. Cela sonnait comme un testament de la part de celui qui mourut au cours de l'hiver 1950.

Éprouvant une difficulté à définir précisément le christianisme social – il employa cette expression faute de mieux et comme synonyme de solidarité chrétien –, Gounelle en étendit le champ d'étude à l'expérience chrétienne individuelle, ecclésiastique et politique. *Nos principes religieux* (1902) fut le premier essai de réflexion sur le sujet. Dans un deuxième ouvrage, intitulé *Pourquoi sommes-nous chrétiens sociaux ?* (1909), Gounelle s'expliqua avec les raisons historiques, religieuses, économiques et sociales qui militaient en faveur du socialisme chrétien. Cette étape fut capitale pour un mouvement encore jeune, traversé d'antagonismes et contesté depuis l'extérieur. S'il s'agit là de ses écrits les plus connus, Gounelle en a publié d'autres : *L'Église et les problèmes économiques, industriels et sociaux* (1925), *La prière qui rend vainqueur* (1914) – pour ne pas mentionner les nombreux articles parus dans *Christianisme social* et ailleurs. À la manière du XIX^e siècle et d'une dialectique quasi hégélienne, Gounelle divise l'histoire en une étape communautaire ou autoritaire, qu'il voit prendre forme dans l'Église catholique romaine, en une étape individualiste ou libérale obéissant au principe d'égalité incarnée dans le protestantisme, et en une étape solidariste ou sociale, celle qui marque le XX^e siècle et qui s'est ouverte en France en la personne de Tommy Fallot. Comment se présente donc, d'après notre militant, ce christianisme dont le principe essentiel est la solidarité ?

2. Le salut intégral dans la pensée gounellienne

Plusieurs notions s'avèrent capitales dans la pensée chrétienne sociale d'Élie Gounelle ; elles s'entrecroisent et font système. On peut toutefois l'organiser autour de deux axes, le Notre Père et le Royaume de Dieu (RdD), références-clé dans la tradition du mouvement.

Tout commence par la prière et tout particulièrement par le Notre Père, qui génère et maintient en éveil la conviction d'être chrétien-social. Gounelle en fait une exégèse directe, au premier degré, avec la ferme volonté d'éviter toute spiritualisation désarmante. Il applique du reste cette méthode pour tous les textes. Sa lecture de l'Écriture a le mérite de nous faire passer de la Parole aux actes.

C'est par une conviction intérieure, fruit d'expériences religieuses personnelles, qu'il est possible de dire que Dieu est notre Père. Elle implique la confession que Dieu est souverain et qu'on peut lui adresser nos

requêtes. Que les chrétiens s'adressent à lui en le nommant « Notre Père » signifie la reconnaissance à la fois de la paternité universelle de Dieu et de la fraternité universelle entre tous les hommes, y compris ceux qui refusent d'appeler Dieu « Père ». Le Notre Père est ainsi l'expression-symbole de la fraternité humaine. Elle sous-entend donc la notion de solidarité. Cette solidarité marque notre indépendance vis-à-vis du monde entier. Elle est d'ordre naturel, social, économique et moral ; c'est ce que Gounelle appelle « le salut intégral ».

Cette notion permet une vision globale du monde. Individualité et socialité sont en effet indissociables l'une de l'autre, mais également indissociables de la grâce (Eph 2,8), de cette initiative divine d'un amour juste et intelligent en action. La grâce est en action en nous, dans la société et dans la nature par le Saint-Esprit ; elle produit la justification, la sanctification, le pardon et la vie. La conversion sera dès lors comprise comme une marche évolutive vers le Christ, une évolution et une révolution, un combat constant contre l'emprise du mal et du péché. Pour son argumentation, Gounelle reprend les grands textes pauliniens sur l'Église comme corps du Christ dont tous sont membres ; ces textes fondent la solidarité fraternelle (Eph 4, 1 Cor 12, Rom 12). Appuyée sur les écrits pauliniens, l'ecclésiologie de Gounelle n'a rien d'original ni d'hérétique. Si en effet cette conversion vise le type de salut que nous venons de voir, il ne s'agira plus de procéder à l'évangélisation au « coup par coup », mais d'avoir une vision, un plan, un projet. L'effort ne peut plus consister à adjoindre quelques membres de plus à l'Église, mais bien à envisager un monde meilleur, une société différente où chacun aura sa place et où chacun sera respecté pour ce qu'il est. Utopie, irréalisme ? Peut-être, mais cela n'entraîne pas un « baisser les bras » pour autant.

Quant au RdD, autre notion capitale, il est certes de l'ordre de l'ultime, mais on peut d'ores et déjà le construire, on peut l'amener sur terre par le règne du Christ et en vertu du Saint-Esprit que Gounelle considère comme dimension sociale de la divinité.

Le RdD est ici compris comme une synthèse entre la souveraineté de Dieu et la solidarité universelle. Or, actuellement, le Royaume n'existe pas encore, il est en devenir, il est donc de nature téléologique.

De fait, ce Royaume est caché, voilé, compromis par le péché. Mais il doit exister en dépit du péché qui l'a réduit en miettes. Pour raviver l'espérance dans l'établissement de ce Royaume, Élie Gounelle nous renvoie aux prophètes de l'Ancien Testament, qui l'étendent à toute la terre et qui l'attendent indéfiniment. Le christianisme social n'invente donc rien de très nouveau. Avec le Nouveau Testament, nous découvrons

cependant le restaurateur du RdD. Amené par le règne du Christ, il se réalisera dans et par le christianisme social. On y distinguera deux moments successifs, à savoir un processus évolutif et le moment de son achèvement. C'est pourquoi « le messianisme social garde une certaine distance et établit une dialectique entre le Royaume de Dieu absolu et définitif (action de Dieu) et le Royaume de Dieu en marche (action humaine) », dit Gounelle, et cette distinction qui traverse toute son œuvre la préserve d'un triomphalisme naïf. Verserait-elle même dans un dualisme, puisque l'auteur insiste sur le règne du Christ comme étant terrestre alors que le RdD serait d'ordre spirituel ? Articulation il y a dans la mesure où le règne dépasse toutes dénominations, toutes frontières d'Églises en travaillant à son avènement ; Gounelle la trouve dans les témoignages bibliques, par exemple dans les Actes (2,42 ss ; 4,32 ss, 5,12 ss. ou Rom 12, 1 Cor 12, tous considérés comme « de grands textes solidaristes »). Le RdD comporte deux commandements d'amour, celui, personnel, d'aimer Dieu, et celui, social, d'aimer le prochain. Ce dernier se trouve bien sûr privilégié dans la pensée de notre représentant du christianisme social, dont la force ne réside ni dans les dogmes ni dans l'Église, mais avant tout dans la participation du chrétien aux souffrances du monde. La justice et l'amour chrétien vont de pair avec la recherche d'une certaine refonte du système social et économique. « Le christianisme social, c'est la rénovation progressive du monde (âmes, Église, société) par la puissance spirituelle de Jésus-Christ et par l'idée du Royaume de Dieu ». Avec bien de ses coreligionnaires, Élie Gounelle voit deux solutions pour cette refonte, le coopératisme et le collectivisme social. L'un et l'autre ont leurs avantages et leurs inconvénients. Le collectivisme social implique le coopératisme, il veut apporter le salut universel par une évolution ou même une révolution rendue possible par l'émancipation de la classe ouvrière. Le christianisme social, estime cependant Gounelle, doit rester indépendant de tout parti et surtout dénoncer le matérialisme ainsi que l'apologie de la violence révolutionnaire.

« Quoiqu'il en soit, tous les chrétiens doivent s'unir au nom de leur morale, au nom de leur idéal, au nom de leur Maître et de leur Sauveur, pour proclamer le devoir de sauver tous leurs frères, spirituellement et socialement et par conséquent le droit de tous les frères au salut intégral ».

L'Église, elle aussi, doit passer par une rénovation. Elle est perçue par la classe ouvrière comme propriété et porte-parole des idées bourgeoises. Mais elle devrait être à la société ce que la conscience morale est à

l'individu. Les questions sociales et internationales sont les premières questions ecclésiastiques à être traitées. Gounelle conseille à l'Église de reprendre les grandes notions religieuses de grâce, de repentance, de conversion, de sanctification, etc. avec toutefois une sensibilisation sociale accrue. Il imagine ainsi une double démarche, qui s'effectue en deux temps : d'abord une conversion personnelle au Christ et une conversion sociale au niveau de l'individu, qui alors vivrait une mort à lui-même ; puis une démarche similaire de l'Église-institution qui devrait mourir à elle-même pour renaître corps du Christ. Et il conclut : « il n'y a qu'une morale, qu'une spiritualité, qu'un Évangile, celui du Royaume de Dieu comme but, la mort à soi-même, en Christ, comme moyen ».

Le RdD critique la non-action, la religiosité païenne de l'Église. Si cette dernière veut espérer réformer la société, elle doit commencer par se réformer elle-même et confesser ses fautes. Selon une vieille conviction piétiste, la régénération se fera de l'intérieur vers l'extérieur. Bien que la mission première de l'Église soit spirituelle, l'action sociale en découle ; la neutralité n'est pas possible quand il s'agit de morale, de droit. Et y aurait-il vraiment des questions qui ne seraient pas de cet ordre-là ?

À l'instar de bien d'autres de ses coreligionnaires, Gounelle ne cautionne pas l'Église établie, mais pousse à une Église prophétique. C'est l'Esprit qui agit en elle auprès des croyants en les poussant à l'action : « L'Esprit fait donc éclater les barrières de la société-Église et envoie les chrétiens dans le monde, en pleine pâte humaine, pour y annoncer et y incarner l'Évangile ».

Les spécificités de la pensée d'Elie Gounelle ne sont certes pas bouleversantes mais suffisamment pointues pour qu'on s'en souvienne. Son contemporain, compagnon et ami Wilfred Monod ne sera pas moins incisif, bien au contraire.

3. Vie et œuvre de Wilfred Monod

Sa trajectoire est à la fois très proche de celle de Gounelle et, surtout dans la deuxième partie de sa vie, assez différente. Monod est né le 24 novembre 1867 dans une famille de pasteurs ; son prénom est un composé de William et de Frédéric. Il étudia d'abord la philosophie, ensuite seulement la théologie dans la faculté « orthodoxe » de Montauban. De nombreux voyages le conduisirent à visiter la Suède, l'Allemagne, l'Angleterre, les États-Unis et la Palestine. Un semestre à Berlin lui fit connaître Harnack ; il y étudia la problématique du bien et du mal érigés en divinités opposées. En 1891, il obtint le titre de bachelier en théologie

avec un travail intitulé « Les bases psychologiques du dogme de la Rédemption ». Marié à Dorina Monod, petite-fille d'Adolphe Monod, qui venait du milieu du Réveil, Monod devint pasteur d'une petite paroisse du Calvados où il découvrit les questions sociales ; l'analogie avec Barth est à ce titre frappante. Mais Monod était en fait un piétiste : il fit même l'expérience d'une illumination intérieure ; dans son optique, le RdD concernait le monde entier, avec toutes ses questions sociales. Tout en étant pasteur à Rouen, il termina sa thèse de licence sur le thème de l'espérance chrétienne (*Le Roi*, 1899) ; il la poursuivit par un doctorat en théologie, obtenu à Paris en 1901 : *Le Royaume*. Dès 1907, il fut pasteur à l'Oratoire du Louvre, haut-lieu de controverses entre orthodoxes et libéraux. Très vite, Monod devint président de l'Union nationale des Églises réformées de France, groupe qui se considérait comme tierce Église, au-delà des groupes traditionnels.

En proposant un cours sur le christianisme social, Monod créa un événement avant même d'être nommé titulaire de la chaire de Théologie pratique à Paris ; il occupa cette chaire jusqu'en 1937 : diverses circonstances provoquèrent alors un départ pénible. En 1915, il s'était inscrit au parti socialiste, ce qui, à l'époque, était bien entendu mal vu. Le fait qu'il ait également fondé une communauté de prière montre à quel point Monod souhaitait un équilibre, sans toujours le réaliser lui-même, entre une spiritualité totale et un christianisme social total. En effet, une volonté de joindre les exigences de la piété à celles du social l'habitait. Il n'y avait pas pour lui de christianisme authentique qui ne fût à la fois spirituel et social ; l'expression de christianisme social équivalait donc à un pléonasme. Dans le même esprit, Monod fut présent aussi bien à Stockholm, lors de la première conférence de *Life and Work*, et à la conférence de Lausanne où, deux ans plus tard, *Foi et Constitution*, deuxième pilier de l'œcuménisme naissant, voyait le jour. Le doctorat honoris causa lui fut conféré par l'Université d'Edimbourg, et il refusa par quatre fois la Légion d'honneur. Sa mort survint en 1943, année où Auguste Lecerf et Jean Monnier disparaissaient aussi. Il sombra vite dans un oubli plus ou moins total.

La grande étude de Laurent Gagnebin permet d'apprécier le vocabulaire traditionnel et piétiste, comportant des termes comme « sang » ou « expiation », dans lequel le discours de Monod s'enracine, mais l'ensemble est clairement basé sur un christocentrisme radical. Monod privilégie une démarche inductive et critique, à l'encontre du théocentrisme de Barth : on déduit Dieu de Jésus et non inversement. Par là, Monod n'entend pas favoriser une théologie naturelle mais plutôt une

approche existentielle. Il faut cependant avouer que sa pensée reste souvent floue, raison pour laquelle elle n'a pas eu un effet durable.

Son œuvre, considérable, comporte environ 60 livres et 29 recueils de prédication (alors que Monod relativisait la place du culte dans son enseignement), pour ne pas mentionner les innombrables articles parus dans le *Christianisme social* ainsi que les inédits. Le propos demeure souvent esthétique, la rigueur y fait défaut. En ramenant tout à la Croix, Monod annonce Bonhoeffer : Dieu est vaincu, mais il sera vainqueur quand même. Vieux thème blumhardtien !

4. Le christianisme comme messianisme

« Tout lecteur de la Bible d'Israël, tout disciple des prophètes hébreux, tout fils de Jean Calvin, interprète la vie terrestre à la lumière du Royaume de Dieu : *Ton règne vienne !* A la clarté de cet idéal révélateur, la politique (nationale ou internationale) devient un immense effort d'éducation, douloureux, généreux, éducation de toutes les classes et de toutes les races, en vue de la cité future, effort missionnaire et rédempteur, effort qui exauce les gémissements séculaires de la création et le soupir ineffable de l'Esprit, effort qui justifie, dans chacune de nos Églises, l'instruction religieuse des catéchumènes, leur initiation au plan de Dieu pour le salut du monde et leur enrôlement systématique au service de Jésus Messie, le chef spirituel et l'entraîneur prédestiné du genre humain » (Gagnebin, p. 379 s.).

Le messianisme est en effet une grandeur inséparable du christianisme aux yeux de Monod. Pour s'en apercevoir, il faut noter les échelons successifs de sa pensée.

Comme dans tout le socialisme chrétien réformé, la vision du RdD doit tout commander. Deux thèses universitaires sur le même thème, deux recueils de prédications (*Il régnera ; L'Évangile du Royaume*), un catéchisme (*Que ton règne vienne*) en témoignent. Chronologiquement parlant, l'expression littéraire est groupée autour de l'année 1900, alors que le point culminant de cette pensée se situera dans l'événement de Stockholm.

Malgré son importance, la notion de RdD n'est pas entièrement clarifiée chez Monod. Elle recouvre tout et devient dès lors insaisissable, une expression un peu fétichisée. Trois données ressortent néanmoins avec plus ou moins de précision dans l'usage de Monod :

i) Il fait d'abord référence aux prophètes alors qu'il prêche rarement sur l'Ancien Testament ; curieusement, la création ne joue pas de rôle chez Monod alors que c'est précisément elle qui est en jeu.

ii) Ensuite, le Royaume se donne à saisir en Jésus, le Messie. Dire que le christianisme est messianique et que l'esprit messianique doit pénétrer l'humanité toute entière signifie retrouver une notion dynamique des choses.

iii) Enfin, la justice sur terre est soumise à la justice de Dieu et le salut ne dépend pas de nous. Ce qui nous revient, c'est de lutter contre l'aliénation religieuse et l'aliénation culturelle afin de réconcilier le ciel et la terre.

Or, l'élément particulier de cette théologie du Royaume semble être celui du messianisme qui tient tout ensemble, ce qui n'est pas sans rappeler certaines idées d'Élie Gounelle. « Si les prophètes ont prêché le messianisme en annonçant le Messie, ils ont prêché le christianisme en annonçant le Christ », dit Monod dans le second volume de *l'Espérance chrétienne*, citation qui laisse déjà entrevoir la quasi-synonymie des termes ; celle-ci est suspendue au fait que tout est placé et compris sous l'horizon du contexte social et de ses exigences. Il est remarquable que Monod évite plutôt la notion de salut, de peur qu'elle ne prenne une connotation trop individualiste ou personnaliste.

« Car la Bible lue en Jésus-Christ, c'est la Bible lue dans le flamboiement de sa royauté messianique. La Bible se résume dans ces trois cris : *Le Messie vient !* (Voilà l'Ancien Testament). *Le Messie est venu !* (Voilà les Évangiles). *Le Messie reviendra !* (Voilà les Epîtres) » (Gagnebin, p. 387).

Ce qu'il faut souligner avant tout, c'est la définition christologique du messianisme. La personne du Christ comme telle n'est guère importante pour Monod (encore que la double nature corresponde selon lui à la vocation spirituelle et sociale de l'humain) ; c'est son rayonnement vivant, son esprit pénétrant l'humanité qui intéressent le théologien. Dans cet ordre d'idée, Messie et Royaume se recouvrent jusqu'à devenir identiques. En tout état de cause, ces notions sont solidaires, désignant un credo et un programme jugés indissociables. Si les intérêts de Dieu et ceux de l'humanité, si le ciel et la terre sont censés se rejoindre et se confondre, c'est d'abord vrai dans le Christ, Fils de l'homme et Fils de Dieu.

Mais sur le plan humain, la synonymie doit se répéter, se reproduire. C'est pourquoi le christianisme ne doit pas être compris et assumé autrement que comme messianisme justement, loin de toute doctrine immobiliste. Le messianisme originaire du christianisme le préserve de l'immobilisme et le rattache à une espérance invincible, à un combat pour lequel le Royaume de Dieu se fait symbole. Une Église chrétienne qui oublie sa

vocation et son action messianiques provoque d'ailleurs inévitablement le socialisme athée, qui dénonce aussitôt l'aliénation religieuse venant de cette Église alors que sa vocation messianique la pousserait à être proche du socialisme !

L'opposition que dresse Monod rappelle celle de Ragaz : d'un côté un christianisme dévoyé qui garde un Messie sans messianisme, de l'autre côté un socialisme athée qui proclame un messianisme sans Messie. Il est possible que Monod n'ait pas mesuré toutes les implications du rapprochement qu'opère à ses yeux le socialisme chrétien, et qu'il ait été par moment tenté de compromettre l'équilibre entre le spirituel et le social contenu dans sa notion de messianisme. Force nous est de constater que si, dans l'optique de Monod, le ciel comme référence religieuse doit disparaître, la transcendance ne saurait se dissiper dans le discours humain. S'il s'agit de transformer la terre afin qu'elle devienne le ciel, l'humanisme optimiste n'a néanmoins pas de place, dans la mesure où l'homme demeure pécheur. Monod propose de dépasser le couple ciel-terre au profit d'un « aujourd'hui-demain ». Le Royaume est au-devant de nous. Comme nous ne sommes pas les maîtres de l'histoire, le temps nous échappe. Le RdD, c'est la terre nouvelle dans un temps nouveau, à venir. Certaines problématiques traitées par Paul Tillich s'annoncent déjà ici.

K. B.

BIBLIOGRAPHIE

C. Henchoz, *Essai sur la pensée chrétienne sociale d'Élie Gounelle*, Mémoire de Licence I 1989 (Lausanne).

J. Baubérot, « L'action chrétienne sociale du pasteur Élie Gounelle à la Solidarité de Roubaix (1887-1907) », in *Bulletin de la Société d'Histoire du Protestantisme français*, avril-septembre 1974.

M. Voge et P. Poujol, série d'articles sur Élie Gounelle in *Revue du christianisme social*, 60^e année, 1952, p. 105-153.

L. Gagnebin, *Aliénation religieuse et foi chrétienne. Les prédications de Wilfred Monod (1894-1940)*, Genève, Labor et Fides, 1987 (Bibl.).

B. Reymond, *Théologien ou prophète ? Les francophones et Karl Barth avant 1945*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1985 (en part. p. 162-173, *passim*).

P. Poujol, « Bio-bibliographie du christianisme social. IV », in *Revue du Christianisme social*, 72^e année, 1964, p. 643-657.